



LES DEUX MERES.

(Suite.)

VI.

UNE MÈRE.

Enrich était assis encore plongé dans ses tristes méditations, lorsqu'un bruit de pas arriva jusqu'à lui ; il leva la tête et écouta.

Le bruit approcha et il entendit une voix qui disait :

— Vous porterez cette malle dans l'antichambre.

— Madame Warner pensa-t-il.

La porte s'ouvrit et madame Warner entra.

— Bonsoir, Enrich ; je suis bien aise de vous voir ; je sors à l'instant de chez votre mère, a qui j'ai fait mes adieux.

Madame Warner regardait attentivement Enrich.

— Vous avez vu Alice, n'est-ce pas ? reprit-elle bientôt.

Oui, madame.

— Vous êtes resté longtemps avec elle ?

Enrich à son tour regarda attentivement madame Warner.

— Une heure environ, répondit-il.

— Prenez ce fauteuil, dit-elle : placez-vous à côté de moi ; je vais vous ouvrir mon cœur, et vous m'ouvrirez le vôtre ; franchise pour franchise, n'est-ce pas ?

Enrich était atterré ; l'étrangeté et le ton solennel qu'avait pris madame Warner en prononçant ces mots, l'avaient glacé de stupeur. Enfin il se remit un peu.

— Mais, madame, répondit-il, je ne comprends rien...

— Vous me comprenez, Enrich, vous me comprenez vous n'avez pas besoin de me le dire ; est-ce

que je ne le vois pas ?

Le jeune homme garda le silence.

— Depuis six ans que je vous connais, mon ami, est-ce que je n'ai pas appris à lire dans votre âme ? continua-t-elle avec bonté ; et j'ai lu ce qui s'y passe depuis quelque temps. Vous aimez Alice.

— Je ne vous l'ai pas dit, madame.

— Vous vouliez me le dire.

Madame Warner tremblait en parlant ainsi, et Enrich, à en juger d'après la pâleur de son visage et l'altération de ses traits, était violemment ému ; la mère d'Alice lui prit la main affectueusement et lui dit en le regardant avec une expression infinie de bonté et de douceur :

— Approchez-vous, mon ami, et écoutez-moi. Tout ce que je vais vous apprendre, votre mère le sait, mon ami, continua-t-elle ; jamais elle ne vous en a parlé, parce que son secret n'était pas le sien ; si elle l'eût fait, nous serions plus heureux sans doute tous deux.

— Alice n'est point votre fille, interrompit Enrich.

— Qui vous l'a dit ? reprit madame Warner avec étonnement.

— Je m'en étais toujours douté.

— Eh bien ! Enrich, vous devez comprendre que, quel que soit l'amour que vous portiez à Alice, elle ne peut être votre femme ; je ne parle pas de la noblesse de votre naissance, cet obstacle n'en eût pas été un à mes yeux si Alice eût été ma fille ; mais il en existe un qui élève entre vous deux une insurmontable barrière...

— Quel est-il, madame ? reprit vivement Enrich.

— Alice est un enfant illégitime, mon ami.